

Behauptung her. Genauso hat Lilian Thuram nicht „*Les Bleus* bei der Weltmeistermannschaft 1998 als Kapitän angeführt“ (S. 49), sondern Didier Deschamps. Die Terroranschläge vom 13. November 2015 fanden nicht am „späten Samstagabend“ (S. 117) statt, sondern am Freitag, und das Bataclan-Theater ist nicht einfach ein „Musikclub“ (S. 117), sondern eine legendäre Konzerthalle mit einem stattlichen Fassungsvermögen von über 1600 Besucher*innen.

Nebensächliche Details? Natürlich kann man wohlwollend darüber hinwegsehen. Mehr Präzision (oder eine Beschränkung auf weniger, besser recherchierte Themen) hätte dem Buch trotzdem nicht geschadet.

Ein weiteres Beispiel: Der französische Fußball-Verband unterhält nicht 15 Nachwuchsleistungszentren (S. 43), sondern 16, und eigentlich sollte man bei dieser Gelegenheit auch die acht weiteren Leistungszentren für den Mädchenfußball erwähnen, der leider bis zur vorletzten Seite so gut wie gar keine Erwähnung findet, obwohl sein erstaunlicher Aufschwung und seine nicht von der Hand zu weisende emanzipatorische Rolle über das letzte Jahrzehnt durchaus ein Thema für eine „Kulturgeschichte“ gewesen wäre.

Was bei der Lektüre positiv ins Auge springt, ist die kritische Empathie, die der Autor gegenüber dem zeitgenössischen Frankreich aufbringt. Insbesondere die spürbar hohe Sensibilität für die Schwierigkeiten der französischen Politik in ihrer zaghaften, mit Tabus belasteten Aufarbeitung einer nicht vergehen wollenden kolonialen Vergangenheit, zeugt von einem ausgeprägten Einfühlungsvermögen in die gesellschaftspolitischen Befindlichkeiten.

Allein, es fehlt allerorten am fundierten Unterbau. Angesichts der thematischen Reichweite sind die Lücken in der Bibliografie einfach zu groß, und sie werden auch nicht kompensiert durch intensive Gespräche mit führenden Expert*innen (was gerade zum Fußball nicht einmal außerordentlich aufwändig wäre).

Was Mathias Liegmals Versuch trotz seiner Schwächen aufzeigt, ist, dass der Fußball, dieses wunderbar multidimensionale, interdisziplinäre Forschungsobjekt, in der Tat viel über die kulturellen Besonderheiten der zahlreichen Gesellschaften aussagen kann, die er tief durchdrungen hat. Diese Relevanz des Fußballs herauszuarbeiten, benötigt allerdings mehr Platz und Tiefe, als in diesem Buch gegeben waren.

Albrecht Sonntag, Angers

Salzberger, Martina Helene: *Die Sprachen der Dichterin. Zur Verwendung des Französischen und Deutschen in der elsässischen Prosa Marie Harts*, Heidelberg 2023, 235 p.

Martina Helene Salzberger a fait un choix particulièrement heureux et innovant en examinant une partie de l'œuvre de Marie Hart d'un point de vue de l'emploi du plu-

rilinguisme dans ses récits en prose en alsacien, où le français et l'allemand standard sont aussi utilisés.

Même s'il s'agit d'une autofiction, elle fait très largement écho à la vie telle qu'elle se passe dans la petite ville de Bouxwiller (nommée Dachswiller dans les récits). Pour les personnages ainsi que les langues qu'ils parlent, Hart a pu s'inspirer de la vie extra-littéraire. Cela implique aussi, comme le souligne Salzberger, que certains éléments biographiques ou familiaux ont également inspiré des détails des récits. La biographie de Marie-Anne Hartmann (son nom complet) va fortement influencer ses options idéologiques concernant les langues et ses préférences nationales : il y aura un avant 1918 et un après 1918. Hart grandit dans une famille francophile où le français est présent et elle suivra une formation d'enseignante de français, profession qu'elle exercera notamment à Dresde. Elle se marie avec un ancien officier de l'armée allemande, ce qui pose problème à son père francophile. Le fait que son mari soit de nationalité allemande va être déterminante lors du retour de l'Alsace à la France en 1918.

Pour l'ensemble des récits, Salzberger entreprend pour chaque chapitre une analyse poussée pour montrer en quoi et pourquoi le choix linguistique et/ou stylistique du personnage fait sens pour les effets que Hart veut produire. Pour différencier les fonctions des langues dont il est question, Salzberger utilise les catégories *we-code 1*, *we-code 2* et *they-code*, ce qui permet au·à la lecteur·rice d'avoir des clés de compréhension supplémentaires. Ce qui est identifié comme *code-switching*, voire comme *code-mixing* pourrait parfois être discuté, même si Salzberger s'appuie sur la littérature scientifique courante. Elle montre le rôle central que peut jouer le choix des langues dans la communication, dans le positionnement du·de la locuteur·rice, dans son intention, etc., du moins dans la fiction littéraire. Les lecteur·rice·s pourront néanmoins transposer ce rôle ou le comparer à celui des langues dans la vie non littéraire, dans la mesure où une proximité n'est pas à exclure.

Tant que faire se peut, Salzberger indique aussi la réception qu'a connu l'ouvrage à sa parution.

Pour les récits censés se dérouler avant 1870 (*G'schichtlen un Erinnerungen üs de sechziger Jahr* (1911)), le français est la langue officielle, mais l'allemand imprimé reste largement présent.

Pour l'apprentissage des langues, en particulier du français, la question se pose pour les enfants en fonction de leur classe sociale d'appartenance : la majorité ne le sait pas en arrivant à l'école, une petite minorité a des parents sachant le français, qui le leur transmettent.

Cela signifie qu'il y a des liens étroits entre les langues que l'on sait parler et le rang social que l'on occupe. Si l'alsacien représente l'unique variété des classes modestes et moyennes, le français évoque un style de vie plus raffiné et représente l'expression de la culture et du prestige. Aussi l'usage du français et de l'alsacien renvoie-

t-il à une communauté de parole, à une forme d'identité de groupe qui ne recoupe pas un besoin fonctionnel.

D'une certaine façon, le français est la langue de la modernité tandis que l'allemand écrit (l'oral n'est plus guère utilisé), appris à l'école et comme langue religieuse, est perçu comme la langue du passé. Mais on ne peut en déduire qu'il y aurait *une* ou *deux* identités collectives, dans la mesure où cette identité n'est par définition jamais homogène et reste toujours soumise à des processus de changements. Le lien esquissé entre langue et identité n'est que provisoire.

Dans le second ouvrage retenu (*D'r Herr Merklung un sini Deechter* (1913)) qui se déroulerait en 1875, une jeune femme alsacienne, une des quatre filles d'un veuf alsacien Monsieur Merklung, patriote français, veut épouser un Allemand, ce dont le père ne veut pas entendre parler. Malo, l'ami de Merklung, ainsi que les filles de ce dernier échangent leurs avis stéréotypés sur les Allemand-e-s, en positif, en négatif ou de manière plus nuancée. Pour des raisons financières, Merklung accepte ce qu'il souhaitait à tout prix éviter, à savoir louer un appartement à l'Allemand dont sa fille est amoureuse. Après bien des péripéties, les deux jeunes gens se marient. La naissance d'un enfant et sa maladie conduisent à la réconciliation entre les jeunes gens et Merklung. Au-delà du fait qu'il y a là comme un écho de la vie de Marie Hart, c'est aussi, d'un point de vue littéraire, une logique d'un refus d'un possible conflit et l'affirmation d'un vivre ensemble compréhensif et interculturel.

L'allemand standard apparaît plus souvent dans cet ouvrage, notamment chez l'une des filles, qui l'utilise souvent comme provocation, mais aussi parce que c'est la langue scolaire.

Après 1918, les questions vont se poser très différemment. L'Alsace retourne à la France mais les habitant-e-s sont trié-e-s selon leur origine : les personnes dont les deux parents sont allemands vont presque toutes être expulsées. Si Marie Hart n'est pas concernée par cette mesure, son mari l'est bien en revanche. Elle suit son mari et sa fille en Allemagne, très amère par le choix qu'elle est obligée de faire à cause des règles édictées par l'administration française. Ses publications témoigneront d'un vécu douloureux et d'un regard critique sur la France.

Le plurilinguisme n'ayant plus vraiment de rôle central, ce sont les thématiques abordées qui deviennent primordiales. La langue utilisée reste avant tout le signe de l'appartenance sociale, le français étant celle de la classe dominante. Hart attaque les erreurs de la politique assimilationniste française et les faiblesses personnelles de ses concitoyen-ne-s alsacien-ne-s comme elle attaque la culture française.

Au total, c'est de façon très convaincante que Martina Helene Salzberger montre dans son ouvrage particulièrement bien documenté et précis que le plurilinguisme dans les textes littéraires n'est pas aléatoire mais qu'il doit être interprété linguistiquement, culturellement et politiquement et bien sûr littérairement pour que le-la lecteur-rice puisse en identifier la fonction et le sens.

Dominique Huck, Strasbourg